



Roger Saint-Pierre

Monsieur de la Palice
Pour vous servir

Essai

Edilivre – Éditions APARIS



Tous nos livres sont imprimés dans les règles
environnementales les plus strictes

Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la
présente publication sans autorisation du Centre Français
d'exploitation du droit de Copie (CFC) – 20, rue des
Grands-Augustins – 75006 PARIS – Tél. : 01 44 07 47 70 /
Fax : 01 46 34 67 19.



© Edilivre, Éditions APARIS – 2008

ISBN : 978-2-8121-0321-6

Dépôt légal : Novembre 2008

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

PROLOGUE

Si Jacques de Chabannes, Seigneur de La Palice n'était pas mort devant Pavie, il serait toujours en vie ! Je ne sais pas si la légende née d'une chanson écrite par ses soldats est justifiée. Il est possible que ces braves sbires n'aient voulu souligner que la vaillance de leur capitaine, qui s'était battu jusqu'à son dernier quart d'heure. Ou bien cherchaient-ils tout simplement une rime à Pavie. Qu'importe ! Ce livre n'est pas une biographie et, si ce brave officier n'était pas réellement doté de tout le bon sens qu'on lui prête et de cette solide capacité à accepter ce qui est évident, sa légende, elle, est bien réelle et possède bien ces qualités. Je me contenterai donc de la légende qui, loin d'être morte en 1525 devant Pavie, est toujours en vie.

Toujours en vie mais pas en bonne santé. A entendre les « gens qui s'expriment » : les politiques, les journalistes, les porte-parole de toutes sortes, les juges, les accusés, les avocats... le cercle s'agrandit de jour en jour, il ne reste qu'une évidence : nous ne savons plus accepter l'évidence.

Nous avons tous nos convictions et avons tous tendance à les considérer comme des vérités incontournables. Il ne s'agit pas d'abandonner nos idées et nos principes mais de s'en servir comme base de raisonnement. Ces convictions ne seront en effet pratiquement jamais évidentes à tous et se heurteront à la pensée d'autres individus. Pour en tester la pertinence, il nous suffira de faire remonter notre raisonnement, palier par palier, jusqu'à ce qu'il rencontre un niveau que plus personne ne pourra remettre en cause.

Oui, nous aurions bien besoin d'un La Palice du 21^e siècle ! Quelqu'un de médiatique, sinon personne ne l'entendrait et qui passerait de temps en temps au journal de 20 heures pour nous dire nos quatre vérités. « Il fait chaud parce que nous sommes en été » ; ce qui est bien sûr moins intéressant qu'une théorie sur la couche d'ozone ou sur le réchauffement de la planète. « La France a perdu parce qu'elle a marqué moins de buts que l'adversaire » ; ce qui économiserait de longs discours sur l'état du terrain ou la compétence de l'arbitre.

Taine disait de la Bruyère qu'il ressemblait à un homme qui viendrait arrêter les passants dans la rue et les forcerait à regarder à leurs pieds et à voir ce qu'ils ne voyaient pas ou ne voulaient pas voir. Si Taine avait raison, alors La Bruyère nous manque autant que La Palice.

Ce ne sont que niaiseries me direz-vous ? Sans doute, en première lecture. Mais repensez à ces deux exemples et essayez d'aller un peu plus loin. Vous verrez qu'accepter l'évidence, sans se chercher d'excuses, nous aiderait à soulager bien des maux de

notre société et à rendre nos décisions personnelles plus faciles. Sans en faire la panacée, c'est ce que je vais essayer de démontrer dans ce livre.

La méthode se situe d'ailleurs dans la lignée de ce que le jargon anglais des affaires appelle le « back to basics ». Soit le retour à une base de raisonnement simple et incontournable. Base fort éloignée des analyses complexes et des théorèmes alambiqués appris par cœur. Vous remarquerez en passant que beaucoup de ces théorèmes ont été élaborés à partir d'observations très simples, comme celle d'une pomme tombant d'un arbre.

Certes, je suis moi-même un produit du vingtième siècle et j'ai, comme vous tous, beaucoup de mal à pratiquer ce que prêche. Vous allez donc sans doute me prendre quelquefois en défaut et pour commencer, les vérités dont je me servirai iront peut-être un peu au-delà de ce que vous pourriez considérer comme de simples lapalissades. Je ne pourrai pas non plus m'empêcher de glisser dans mes pages quelques réflexions toutes personnelles que vous ne serez pas obligés de partager. Je vais essayer de ne pas trop y mêler de politique, même si certains d'entre vous vont certainement en trouver des traces... ou un peu plus. Mais je vous promets de faire un effort pour rester beaucoup plus proche de Monsieur de La Palice que d'Emile Coué. Et puis si, malgré tout, vous découvrez quelques incohérences, dites vous que c'est bon signe ; que vous avez compris le message et que ce livre a commencé à vous servir à quelque chose. C'est toute l'ambition de cet essai dont le sous-titre est justement : « Pour vous servir ».

L'EAU

L'eau mérite bien que nous lui consacrons le premier chapitre. C'est sans doute le sujet qui peut nous inspirer le plus grand nombre de lapalissades. Aux faits qu'elle soit incolore, inodore et sans saveur, comme nous l'avons appris à l'école, nous pouvons ajouter qu'elle est indispensable à la vie, que la mer est salée, qu'elle mouille et que c'est l'élément le plus abondant sur terre, sans compter qu'elle représente la plus grande quantité des molécules de notre corps.

Indispensable à la vie et même, très certainement, responsable de l'apparition de la vie sur terre, même si elle n'existait pratiquement pas pendant le premier âge de notre planète. Cela devrait lui valoir tout notre respect. Mais l'Homme est un ingrat et, au risque même de s'auto éliminer, il s'ingénie à détruire ce qu'il a de plus précieux.

Il serait difficile, de nos jours, de faire admettre à E.T. que nos trois premières vérités sont des lapalissades.

Trouverait-il incolores nos rivières dont on ne peut plus voir les poissons nager, quand ils existent encore ?

Trouverait-il inodores nos étangs pollués par nos rejets domestiques et industriels ?

Trouverait-il sans saveur l'eau du robinet chimiquement traitée pour la rendre à peu près potable ?

Ceci dit, cette propriété que l'eau possède d'être sans saveur n'est apparemment pas une qualité à nos yeux, ou plutôt à nos papilles. Nous faisons d'énormes efforts pour inventer de nouvelles boissons, majoritairement aqueuses, mais dont la couleur et le goût flattent nos yeux et notre palais. Cela fait prospérer les producteurs de betterave à sucre et l'industrie chimique. Certains diront : « Les médecins également » ; mais ce sont de mauvaises langues qui accordent trop de crédit à nos lapalissades.

Si l'eau est bien l'élément le plus abondant sur terre elle est également très mal distribuée. Si on ajoute à cela le fait que la mer soit salée et donc impropre à la consommation, cela entraîne des conséquences désastreuses pour une partie de la population du monde. Je ne vais pas prétendre que ce soit la seule raison à l'agglutinement des humains autour de grands centres urbains mais c'est certainement l'une des raisons. De tous temps les hommes ont construit leurs villes sur les fleuves et les rivières. Seuls les pays où l'eau était abondante et qui ont su la distribuer dans leurs campagnes, ont pu générer une agriculture florissante. Même les ports et villes de bord de mer sont en général situés à l'embouchure de fleuves, l'eau de mer étant inutilisable. Il est donc permis de se demander pourquoi une plus grande partie des investissements

mondiaux n'est pas consacrée à une redistribution de l'eau et à la désalinisation de l'eau de mer. C'est un problème planétaire que tous les pays, surtout ceux bien pourvus en précipitations et en réserves d'eau, auraient intérêt à étudier. D'abord parce qu'ils ont souvent les moyens technologiques de le résoudre mais aussi pour leur propre sécurité. Nos lointains ancêtres ont connu la guerre du feu, nous pourrions connaître celle de l'eau.

Toujours dans le même ordre d'idées, l'eau s'évapore sous l'effet de la chaleur. Cette évidence a une double conséquence : la formation de nuages qui iront arroser les climats tempérés et l'assèchement des rares points d'eau dans les pays à fort ensoleillement. Pourtant l'eau existe souvent dans ces régions mais à très grande profondeur. On a commencé à réaliser que, la nature étant bien faite, il était possible d'utiliser l'énergie solaire pour pomper cette eau ou pour faire fonctionner des usines de désalinisation de l'eau de mer. Mais, mis à part quelques émirats riches en pétrole, ces expériences restent limitées. Là encore il faudra bien qu'un jour, nous tirions les leçons de ces quelques vérités.

L'eau n'est pas un élément de base. Bien sûr les connaissances du seizième siècle en matière de chimie n'auraient pas permis à La Palice de savoir cela mais tout lycéen, de nos jours, connaît la formule H_2O . L'eau est une molécule composée d'un atome d'oxygène et de deux atomes d'hydrogène. Hydrogène ? Ce mot ouvre immédiatement d'immenses perspectives. A l'heure où l'humanité se demande comment nous allons faire face à la demande croissante d'énergie dont nous aurons besoin lorsque les pays en voie de développement

auront atteint notre niveau de vie, l'hydrogène apparaît comme la source la plus abondante et la moins polluante. Ce gaz, déjà utilisé comme carburant pour les fusées et dans la bombe H, pourrait être la solution idéale. A partir de deux lapalissades : l'eau contient principalement de l'hydrogène et l'eau est l'élément le plus abondant sur terre, nous pouvons résoudre le problème numéro un des décennies à venir.

Vous le savez sans doute déjà : ce n'est pas aussi simple. Si je le rappelle ici c'est à titre de contre-exemple. Ma méthode peut vous rendre de grands services mais il faut faire attention à ne pas extrapoler et à ne pas conclure trop vite. Les atomes d'hydrogène sont bien sûr solidement emprisonnés dans leur molécule d'eau et l'énergie nécessaire pour les en libérer est énorme, ce qui rendrait aujourd'hui le bilan énergétique net d'une telle manipulation sans grand intérêt. Mais ces deux lapalissades peuvent tout de même nous faire réfléchir et nous rappeler que nous avons sans doute ici une solution potentielle à ne pas négliger dans nos recherches scientifiques. Un jour ce bilan deviendra positif. Il faudra pour cela utiliser l'hydrogène autrement qu'en le faisant simplement brûler, comme dans les fusées, et se tourner vers le soleil qui transforme ce gaz en énergie pure, par fusion nucléaire, comme le projet ITER en a l'ambition. Mais ceci est une autre histoire, à beaucoup plus long terme.

Comme n'importe quel chat vous le dira, l'eau mouille. La Palice, qui excellait dans l'art d'appeler un chat un chat, vous en aurait dit tout autant. Pourquoi sommes-nous donc aussi étonnés lorsqu'un excès de précipitations vient mouiller nos paysages et nos

maisons. Pourquoi accuser immédiatement l'urbanisation, la déforestation ou les bouleversements climatiques causés par l'Homme. Toutes ces causes ne sont pas imaginaires bien sûr, mais on oublie de dire que, si l'Homme a bouleversé la nature, il l'a aussi domestiquée. Il a créé des barrages et des digues il a dragué les rivières ; il a irrigué les plaines. Son action a eu des effets positifs aussi bien que négatifs. Ce qui reste en fin de compte, ce sont des inondations qu'on nous présente toujours comme celles du siècle mais dont notre histoire est remplie, aussi loin que l'on regarde. Il serait vain d'accuser la nature, comme nous en parlons dans un autre chapitre. Mais nous pouvons continuer à agir sur nos comportements, pour que les effets négatifs soient minimisés et que nos actions positives soient augmentées.

L'ÉLECTRICITÉ

Bien sûr l'électricité existait déjà du temps de Monsieur de La Palice. Elle n'était pas encore domestiquée mais elle existait. L'orage grondait en zébrant le ciel d'éclairs inquiétants, la boussole indiquait le Nord et certaines espèces comme la gymnote avaient appris bien avant nous à s'en servir.

Dire qu'aujourd'hui, il serait impossible de nous en passer est devenu une vraie lapalissade. A tel point qu'il est permis de se demander si nous allons être capables de produire les quantités énormes de Mégawatts que nous consommerons à l'avenir ; quantités que les maigres économies des pays développés seront insuffisantes pour compenser les besoins croissants de pays émergents. Pour trouver une réponse, nous pouvons suivre la voie ferrée. Les premières locomotives fonctionnaient à la vapeur produite en chauffant de l'eau avec un feu de bois ou de charbon. Au fur et à mesure que les caténaires s'installaient, la propulsion des trains s'électrifiait.

Demain, non seulement nos trains seront à propulsion électrique mais leur guidage lui-même sera magnétique. Les roues oubliées, l'absence de frottement nous permettra d'atteindre de plus grandes

vitesses encore. Il est encore trop tôt pour dire si nos voitures et camions suivront le même chemin et surtout par quel moyen. Des solutions hybrides sont en cours mais, lorsque le pétrole aura disparu, des véhicules entièrement électriques seront nécessaires. Ils exigeront une amélioration considérable des batteries destinées à emmagasiner l'énergie électrique car le poids et l'autonomie resteront des obstacles insurmontables. Il ne nous restera alors qu'à copier le chemin de fer. Si nous ne pouvons transporter notre énergie, il faudra la collecter en route comme les locomotives. Bien sûr il est impensable de voir des caténaires fleurir le long des routes et des pantographes sur le toit de nos voitures. Mais il devrait être possible, tout en roulant, de recharger nos batteries par induction, au moins sur nos routes principales. L'investissement serait considérable mais que n'avons nous déjà fait pour nos chères voitures ? A moins que d'autres solutions, plus efficaces et moins coûteuses ne viennent à notre secours.

Des inventions qu'il nous est impossible d'imaginer et nous pouvons en conclure, sans grand risque de nous tromper, que notre consommation d'électricité va continuer à croître pendant encore longtemps et ceci, d'autant plus, que les pays à faible niveau de vie vont connaître une explosion de leurs besoins énergétiques. C'est déjà le cas de la Chine aujourd'hui et de l'Inde, demain.

Il est impossible de nous en passer. Et ceux qui contestent la manière dont nous produisons cette électricité sont les premiers à l'utiliser. Comment pensent-ils que fonctionnent les caméras et les moyens audio-visuels de transmission devant lesquels ils agitent complaisamment leurs banderoles ?

Je comprends fort bien le sentimental qui trouve qu'il est cruel de tuer des animaux pour notre nourriture ou notre habillement. A condition qu'il bannisse lui-même toute viande et tout poisson de son ordinaire. A condition qu'il refuse de posséder ou de protéger des chiens ou des chats, animaux carnivores et prédateurs. A condition qu'il n'ait jamais porté de fourrure, de cuir ou autre fibre naturelle d'origine animale.

Je comprends fort bien l'écologiste qui trouve que la voiture pollue trop. Mais alors, soit il se fait l'avocat d'une abolition complète de ce moyen de transport et, dans ce cas, il doit marcher à pieds ou à vélo. Soit il milite pour la voiture propre, ce qui est éminemment plus constructif, et il doit alors pratiquer ce qu'il prêche.

Il faut savoir ce que nous voulons et ne pas utiliser ces créneaux porteurs uniquement à des fins politiques. Ceci est vrai pour l'électricité à la différence près que personne ne peut plus vivre sans. Militer pour des économies d'énergie est constructif. Militer pour une parfaite sécurité des centrales nucléaires et pour le développement de moyens efficaces pour se débarrasser des déchets est constructif.

Celui qui milite pour l'abolition pure et simple du nucléaire est, au mieux, ignorant, sans doute hypocrite et au pire un conservateur avec des relents de colonialisme. Il fait preuve d'ignorance, réelle ou feinte, s'il prétend qu'il y a d'autres moyens de faire face aux besoins croissants de notre époque ; d'hypocrisie s'il ne vit pas lui-même comme au moyen âge, ce qui lui interdirait tout moyen de se faire entendre ; de conservatisme car, refuser que ces

besoins croissent revient à interdire à la grande majorité de la planète d'approcher notre niveau de vie.

Comme je le dis par ailleurs, il est impossible de prédire l'avenir. Nous ne pouvons que jeter un coup d'œil rapide à des solutions plus ou moins prometteuses. Contrairement aux énergies fossiles comme le bois, le charbon ou le pétrole, la fission de l'atome utilise un combustible dont les réserves sont immenses. La fission fait peur car trop souvent assimilée à une bombe atomique plus ou moins contrôlée. La plupart des gens confondent l'explosion de Tchernobyl avec celle d'Hiroshima. Les risques de contamination sont certes au moins aussi élevés. Mais le type d'explosion est totalement différent. Celle de l'Ukraine ressemble à celle d'une chaudière à vapeur et non pas à une réaction en chaîne telle qu'elle se produit dans la bombe A. Le problème est que cette catastrophe a projeté aux alentours et dans l'atmosphère une grande partie des éléments radioactifs qui se trouvaient au cœur de la centrale. C'est à la fois plus dangereux et plus rassurant. Plus dangereux parce que, la réaction en chaîne n'ayant pas eu lieu, les éléments disséminés restaient hautement radioactifs. Plus rassurant parce que nous savons comment contrôler une chaudière à vapeur. Tchernobyl n'aurait jamais dû avoir lieu si toutes les mesures de sécurité et d'entretien avaient eu lieu. Il ne faut donc pas se tromper de cible et ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain.

A plus long terme, la fusion de l'hydrogène telle qu'elle se produit dans le soleil ou dans la bombe H pourrait prendre le relais. Nous sommes encore très loin de domestiquer ce processus et encore plus de

pouvoir l'utiliser pour produire de l'électricité. Il aurait l'avantage d'utiliser un combustible propre, l'hydrogène ou ses isotopes, qui est l'élément le plus abondant dans l'univers. L'énergie solaire relève du même processus sous sa forme naturelle. Le soleil a une espérance de vie d'encore quelques quatre milliards d'années, ce qui nous laisse un peu de répit, mais encore faudrait-il être capable de capturer l'infime partie de l'énergie produite par le soleil nécessaire pour couvrir nos besoins actuels et futurs. Des capteurs solaires installés sur la totalité de la surface terrestre n'y suffiraient pas. Il reste à placer ces capteurs en orbite et à trouver un moyen de canaliser l'énergie ainsi récupérée vers le plancher des vaches. C'est sans doute « vachement » difficile !

L'ARGENT

L'eau est inodore et c'est l'élément le plus abondant sur terre. C'est un peu la même chose avec l'argent, qui a la réputation d'être sans odeur, mais qui est omniprésent sur notre planète. Ne dit-on pas d'ailleurs que, lorsqu'il y en a beaucoup, il « coule à flots » et que nous payons « en liquide ».

Que nous en ayons peu, beaucoup ou énormément ; nous avons tous un problème d'attitude vis-à-vis de l'argent. Un but pour certains, un moyen pour d'autres ; il peut être synonyme de puissance, de débauche ou même d'amour. Monsieur de La Palice ne peut pas nous aider directement car l'argent n'avait pas encore acquis la même importance à son époque, même si son pouvoir se faisait déjà lourdement sentir. Mais sa méthode subsiste.

Une première vérité est que l'argent est une invention humaine. Son invention était sans doute inéluctable mais, comme de toutes les inventions humaines, nous aurions pu nous en passer. Les conséquences sur notre progrès, notre mode de vie, notre pensée même seraient immenses ; mais la race humaine n'en serait pas remise en cause.

Cette première vérité devrait donc nous aider à comprendre que, comme la hache de pierre, le four à pain ou la bicyclette, l'argent n'est qu'un outil. Alexandre Dumas fils conseillait de n'estimer l'argent que pour ce qu'il valait, ni plus, ni moins. Il ajoutait que c'était un bon serviteur mais un mauvais maître.

Beaucoup le considère néanmoins comme un maître. Celui qui en a beaucoup mais jamais assez, comme celui qui en a peu et passe sa vie à en chercher quelques miettes. Tous deux en sont esclaves.

La deuxième vérité est que l'argent est une chose relative. C'est assez paradoxal pour un concept qui est le symbole même du concret, du pratique et du terre-à-terre. Son invention elle-même est placée sous le signe de la relativité. Il est apparu comme une simplification à un problème de valeur. Combien de chèvres nos ancêtres devaient fournir en échange d'une vache ? Combien de poissons pour une barque de pêche ? Combien de chevaux donner à un père pour le droit d'épouser sa fille ? Au fur et à mesure que les sociétés se développaient, ces questions devenaient de plus en plus complexes. Elles nous paraissent aujourd'hui dérisoires mais devaient être au centre de la plupart des discussions et des conflits à l'âge du troc. Nous devrions en avoir acquis une propension naturelle à relativiser tout ce qui touche à l'argent ; une sorte de sixième sens inscrit dans nos gènes. C'est malheureusement très loin d'être le cas.

Ainsi nous avons résolu le problème de la valeur en assignant un prix à chaque chose. Mais la relativité de ces valeurs n'a pas disparu pour autant et l'argent reste relatif sous bien des aspects. J'ai occupé de

nombreuses années des fonctions importantes dans une grande entreprise. J'avoue qu'il m'était émotionnellement bien plus facile d'y approuver un investissement de plusieurs millions de dollars que de décider l'achat d'une nouvelle voiture avec mes deniers personnels. Il est évident que nos gouvernants, pour qui le milliard d'euros semble représenter l'unité de base, sont confrontés à la même situation. La valeur de l'argent n'est pas la même selon notre position sociale et suivant que nous agissons pour notre propre compte ou pour celui d'une collectivité.

Cette relativité verticale s'accompagne d'une relativité horizontale. Géographique si vous préférez. Cela commence avec la volatilité des taux de change. Combien d'entre nous ont remis à plus tard un voyage dans tel ou tel pays en attendant que ces taux nous soient plus favorables ? Combien de fois avons-nous entendu dire que le salaire moyen était supérieur ou inférieur au nôtre, alors que les revenus entre pays ne sont jamais comparables ? Ils évoluent en fonction de ces fameux taux de change. Ce qui est important finalement c'est ce qu'il est possible d'acheter avec ce revenu avec, comme difficulté supplémentaire, le problème du mode de vie : on n'achète pas les mêmes choses aux Etats-Unis ou en Inde qu'en France. Même à l'intérieur d'un même pays, il existe des différences importantes de coût et de mode de vie entre les différentes régions, entre les villes et la campagne, entre les zones industrialisées, agricoles ou touristiques. Avec, pour ces dernières, des étiquettes qui se mettent à valser dès que la période des vacances approche.

Parler du pourcentage de la population vivant « en dessous du seuil de pauvreté » relève de la même aberration. Il n'est nul besoin de définir le revenu correspondant à ce seuil pour constater la misère dans laquelle vivent certains peuples. D'autant plus que beaucoup vivent avec un revenu théorique nul ou impossible à évaluer, ce qui fausse considérablement les statistiques. Exprimer cette misère en termes de PIB par habitant revient à utiliser un double mètre pour mesurer la circonférence de la Terre. Tout d'abord parce que le PIB en question n'est qu'une moyenne et que les inégalités dans les pays pauvres sont encore plus criantes que chez nous. Mais également parce que, exprimé en euros, une somme très modeste pour nous, une fraction de ce que nous considérons comme le seuil de pauvreté, permettrait à ces personnes de vivre décemment, si elles en disposaient.

Le dernier exemple de la relativité de l'argent concerne sa valeur dans le temps. Si nous nous contentons de diviser les francs d'hier par 6,57, nous n'obtiendrons que des euros d'hier. Pour les comparer aux valeurs d'aujourd'hui, il faut, bien entendu publier des barèmes, établir des tableaux de conversion afin de transformer la monnaie d'antan en équivalent d'aujourd'hui. Mais, là encore, les dés sont pipés. Les gens ne vivaient pas de la même manière il y a trente ou cinquante ans. Ils n'avaient pas les mêmes besoins et surtout les mêmes envies. Il n'y a malheureusement pas de solution technique à ce problème et il vaut mieux ne pas se poser trop de questions sur la comparaison entre les générations. C'est pourquoi les annonces faites par certains établissements de placement sont extrêmement

trompeuses. Ils vous disent, par exemple, qu'un versement mensuel modeste, placé chez eux pendant trente ans, vous assurera un complément de retraite appréciable, le moment venu. Cinq cents euros par mois, peut-être. Ils omettent de vous rappeler que cette somme pourra paraître dérisoire dans trente ans. Et si vous avez l'intention de vivre encore une vingtaine d'années après votre retraite, que vous restera-t-il dans cinquante ans ? Je ne sais plus quel écrivain a dit : « Ne mettez pas votre confiance dans l'argent ; mais mettez votre argent en confiance ».

L'argent est un outil, comme la scie ou le marteau, mais il vaut mieux savoir s'en servir. Les jeux de mots sont souvent intraduisibles. Le mot « nail » en anglais, signifie à la fois un clou et un ongle. Nos amis britanniques, grands bricoleurs devant l'Eternel, recommandent bien entendu de ne pas se tromper de « nail » en utilisant un marteau. Cet outil peut vous servir à poser un clou auquel vous pourrez accrocher votre futur et vos ambitions. Mais taper sur un ongle peut faire très mal. Il en est de même avec l'outil argent. Il faut apprendre à l'utiliser et, pour cela, avoir pleine conscience de sa relativité.

Relativité dans l'espace mais surtout, dans le temps.

LES ANIMAUX

L'Homme est un animal. A partir de cette vérité nous pouvons constater deux réactions diamétralement opposées. D'un côté, l'acceptation totale de ce fait peut malheureusement nous conduire à tolérer les aspects bestiaux et primitifs de nos comportements. De l'autre, l'oubli fréquent de notre appartenance au règne animal peut nous amener à ignorer nos actes instinctifs et nos contraintes physiques.

J'ai consacré un chapitre à la guerre et j'y reviendrai. Mais sans aller jusque là, il suffit d'observer un groupe de supporters dans les tribunes d'un match de football pour ramener l'espèce humaine plusieurs milliers d'années en arrière. Le club sportif a remplacé la tribu mais l'intention reste la même : affirmer sa supériorité par la force. La même remarque peut se faire envers les batailles de rue entre clans opposés et même sur le plan individuel : lorsque deux hommes en viennent aux mains, c'est la plupart du temps à propos d'une femme, comme à l'âge de pierre et comme nous le constatons dans les batailles entre mâles qui font le bonheur des cinéastes animaliers.

La femme n'est pas en reste. Ne dit-on pas d'ailleurs, sans doute à tort, qu'elle plus instinctive que l'homme. La violence n'est pas uniquement physique et certaines femmes peuvent faire preuve de beaucoup d'acharnement pour acquérir ou conserver ce qu'elles aiment. Mais c'est quand même dans la douceur de la maternité que s'expriment le mieux ces gènes venus du fond des âges. L'instinct maternel n'est certes pas commun à tous les animaux mais il est particulièrement exacerbé chez les mammifères, dont nous faisons partie. C'est un instinct extrêmement fort également chez la plupart des oiseaux. Nous pouvons ajouter que, même chez les espèces qui abandonnent leurs œufs, il y a un effort très net pour les laisser en un emplacement protégé afin de donner aux jeunes les meilleures chances de survie.

Le fait que nous appartenions au règne animal n'excuse pas nos comportements agressifs. Il les explique quand même en partie ainsi que les différences entre les hommes et les femmes dont je parle dans un autre chapitre.

A l'opposé de cette acceptation parfois trop indulgente de notre hérédité, se trouve l'oubli, voire le refus de cet état de fait. On oppose très souvent l'intelligence à l'instinct alors que ce sont deux aspects de notre personnalité. Deux aspects qui ne sont d'ailleurs pas nécessairement conflictuels. Même chez le plus brillant de nos intellectuels, faire appel à l'intelligence demande du temps alors que l'instinct est immédiat. Dans les situations critiques, lorsque notre vie est en danger ou, mieux encore, lorsque la vie de quelqu'un d'autre est menacée, c'est notre instinct qui nous fera intervenir. Est-ce à dire que les

héros manquent d'intelligence ? Certainement pas. Avec le recul et l'intervention de leur pouvoir de réflexion, la plupart d'entre eux, en recevant leur médaille, se disent qu'ils étaient fous et se promettent de ne jamais recommencer. Pourtant, confrontés à la même situation, ils interviendraient à nouveau.

L'instinct animal qui est en nous nous rend bien d'autres services. En amour comme en affaires, en plaisir comme en souffrance, nous aurions tort d'ignorer nos premières réactions.

Paradoxalement, c'est le pouvoir illimité que nous confère notre intelligence qui doit nous permettre de faire confiance à notre instinct. L'animal qui commet une erreur devra en subir immédiatement les conséquences. Le pourchassé se fera dévorer, le prédateur manquera sa proie. Nous avons l'immense avantage de pouvoir corriger notre trajectoire grâce à notre intellect avec, en prime, le bénéfice du cumul. Une décision prise sur la seule base de l'étude et de la réflexion se termine trop souvent par un échec, parce que nos émotions finissent pas reprendre le dessus. Elles nous amènent à nous poser trop de questions et nous empêchent de nous investir totalement dans le projet. Cumuler notre première impression avec une étude ultérieure sérieuse, nous donnera les meilleures chances de réussite.

Même les contraintes physiques que nous apporte malheureusement notre origine zoologique peuvent être, sinon éliminées, du moins sérieusement compensées. Il est d'ailleurs dommage que les technologies modernes dont nous sommes aujourd'hui capables ne soient pas plus souvent mises au service des personnes âgées et des handicapés.

L'Homme est peut-être un roseau, mais c'est aussi un animal pensant. Malin comme un singe, rusé comme un renard, curieux comme une fouine et doté d'une mémoire d'éléphant. Ce qui ne l'empêche pas de dire des âneries, voire des bêtises, dès qu'il s'éloigne un peu trop des vérités premières.

LES ANIMAUX (SUITE)

Je viens de relire le chapitre sur les animaux et réalise que j'y ai surtout parlé de l'Homme, sans doute par égocentrisme typique de notre espèce. Reléguer nos amies les bêtes en fin de chapitre aurait été injuste envers elles. Je vais donc leur consacrer un chapitre bis.

Je commencerai par une vérité à ne pas oublier : l'animal est un être vivant. C'est à la fois ce qui nous fascine et ce qui nous irrite. En dehors de ceux que nous avons domestiqués pour notre nourriture, pour nous aider dans notre travail ou simplement pour nous tenir compagnie, nous restons étonnés par le comportement des animaux restés sauvages. Ce terme est d'ailleurs nettement péjoratif, parler de « naturel » serait plus approprié. Nous savons à peu près tout sur la vie des grands animaux terrestres. Un peu moins sur les insectes et relativement peu de choses sur la faune maritime. Nous admirons la force et la souplesse des félins, l'acuité visuelle et olfactive ainsi que la faculté d'adaptation d'à peu près toutes les espèces. Cette dernière faculté est d'ailleurs mise à rude épreuve par l'extension de la civilisation humaine qui réduit d'année en année l'habitat naturel

de la faune. Nous commençons à en être conscients mais, en même temps, nous avons beaucoup de mal à admettre qu'une partie des habitants de notre planète ne se plie pas à notre volonté. Ce mélange de fascination et d'irritation nous amène à créer, entre la faune naturelle et la faune domestiquée, une troisième catégorie que l'on pourrait qualifier de « faune protégée ». Dans les zoos, bien sûr, mais aussi dans les grandes réserves, les animaux ainsi parqués changent de comportement. C'est spectaculaire pour les espèces à tradition migratoire mais cela affecte aussi leur recherche de nourriture, de partenaires pour s'accoupler, leur instinct grégaire et, par suite, leur niveau d'activité. Cette sédentarisation finira bien sûr par entraîner des changements physiques comme c'est déjà le cas pour les humains, ces changements étant beaucoup plus longs à intervenir.

Les animaux, dans leur environnement naturel, étant beaucoup moins friands de publicité que les humains, c'est en observant de près ceux qui partagent notre vie que nous pourrions peut-être mieux les comprendre. Les chats, les chiens et les chevaux en particulier car c'est à eux que nous demandons le plus d'adaptation à notre mode vie.

Nous les adoptons et ils s'adaptent, plus ou moins. J'aurais tendance à dire, en ce qui concerne le chat, qu'il nous adopte et que nous nous adaptons.

Mais l'intérêt principal du regard que nous portons sur nos animaux de compagnie ne réside pas dans l'obéissance plus ou moins grande qu'ils observent envers nous, ni dans les raisons qui les poussent à le faire. Tout propriétaire de chat ou de chien comprendra assez vite comment s'y prendre, avec